



Lipe Bentsion Novokhovitch est né en territoire polonais près de Kovno (Kaunas, maintenant en Lituanie). Il suit d'abord le heder où il reçoit une éducation religieuse traditionnelle, puis fréquente une école russe. En 1870, il entame brièvement des études au séminaire rabbinique de Vilno, apprend l'allemand et se tourne vers l'athéisme. En 1873, il part à Oriol (Russie) travailler dans une banque pendant deux ans. C'est là qu'il découvre les œuvres d'écrivains socialistes russes comme Bakounine, Lavrov, Pisarev... , la poésie révolutionnaire de Nekrassov, les théories de Marx. Il devient socialiste et commence à écrire lui-même, surtout en hébreu. Il se rapproche du socialiste juif Aaron Lieberman.

Il obtient en 1877 un poste d'employé de banque à Königsberg, en Prusse. Il devient alors éditeur du mensuel socialiste en hébreu « Asefat hahamim » (l'Assemblée des sages) où il écrit sous le pseudonyme de Ben Nets (Fils du Faucon). Il commence également à cette période à écrire des poèmes en yiddish. Inquiété par les autorités, il quitte la Prusse en

1879 pour Paris puis Londres, où il va rester 15 ans, et devenir Morris Winchevsky, le « grand père de la littérature socialiste yiddish ». Il s'établit à Whitechapel\*, en plein quartier immigré juif.

Il y fonde en 1880, avec Lieberman, l'Association pour l'éducation des travailleurs juifs dont il rédige les statuts. Il est rapidement persuadé que la diffusion des idées socialistes nécessite un journal en langue populaire, c'est à dire en yiddish. Avec Eliahu Rabinovitch, qu'il a connu à Königsberg, il fonde en 1884 «Der Poylishe Yidl» (le Petit juif polonais) qui devient «Di Tsukunft» (le Futur). Il y dénonce l'exploitation des immigrés et la xénophobie, écrit des éditoriaux, des poésies, des feuilletons et effectue des traductions. Son premier recueil de poèmes en yiddish paraît en 1885. Il édite aussi son texte «Yehi or !» (Que la lumière soit !), le premier pamphlet socialiste écrit en yiddish. En 1885 également, il crée avec ses amis Ves et Hileson le mensuel «Arbeiter Fraynd» (l'Ami du travailleur) auquel il participe jusqu'en 1891, ainsi qu'à des journaux socialistes en anglais. Il poursuit une prolifique et très populaire œuvre littéraire en yiddish, mêlant poésies, pièces de théâtre, satires, pamphlets, réflexions, critiques littéraires... Ses poèmes «Silhouettes londoniennes»\* et ses chants de lutte sont très vite diffusés et appréciés dans le monde entier.

Il part pour les États-Unis en 1894. Il y reprend immédiatement ses activités littéraires et militantes. À Boston et New-York, il poursuit l'édition de journaux socialistes. Il écrit toujours, des fables, des pièces, des feuilletons, des poèmes, mais qui ne connaissent pas le succès de ses premières œuvres. Cependant son autobiographie reste une contribution majeure à l'histoire des mouvements révolutionnaires européens des années 1870-1880.

Pendant la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, il s'oppose encore et toujours aux impérialismes, de quelque bord qu'ils soient, et participe à la conférence de paix de Versailles. Il rencontre Anatole France à cette occasion. Il accueille avec enthousiasme la révolution russe. Après la scission au sein du Mouvement des travailleurs juifs, il rejoint les rangs des communistes. En 1924, il se rend en Union soviétique, où il est reçu triomphalement.

Pour son 70<sup>e</sup> anniversaire, le «Morning Freiheit» publie son œuvre complète en 10 volumes. Il meurt en 1932 à New-York. Ses funérailles se déroulent sous contrôle policier à la demande de sa famille, qui refuse la participation du Parti communiste au cortège.

Sources : yleksikon.blogspot.fr ; jewishcurrents.org/wp-content/uploads/2010/02/Poems-of-Morris-Winchevsky-Aaron-Kramer.pdf ; yidlid.org/personnes/winchevsky/index.html ;



Une rue dans Whitechapel à Londres, à la fin du XIX<sup>e</sup> s.

\* « Dans la pluie, dans le vent et le froid »

Mais que font-ils donc dans la rue – ces deux gamins abandonnés –  
dans la pluie, dans le vent et le froid ?  
avec leurs petits doigts gelés, leurs petits pieds mouillés,  
leurs petites lèvres bleuies et leurs petites joues pâles ?  
Leur maison est-elle loin – sont-ils perdus ?  
Leur maison ? – Je suis leur seule maison, dit la rue,  
dans la pluie, dans le vent et le froid !

Et où deux enfants peuvent-ils aller si tard,  
dans la pluie, dans le vent et le froid ?  
Pas d'amis ? Pas de parents pleins d'amour qui les attendent ?  
Orphelins ? Quelle pitié ! Suis-je sûr de ce que je vois ?  
Pas de doute – l'un d'eux est aveugle.  
La rue dit : mais je suis leur amie, de l'aube à la nuit,  
dans la pluie, dans le vent et le froid.

Pourquoi se tiennent-ils soudain si tranquilles,  
dans la pluie, dans le vent et le froid ?  
Trop jeunes pour mendier, trop pauvres pour vendre ;  
voler ? Ils n'en ont ni la force ni l'idée.  
Qui va leur donner à manger ? Qui va leur jeter un bout de pain ?  
Ah, cette fois la rue au cœur de pierre se fige,  
et la pluie s'arrête – et le froid.